

CHORUS

LES CAHIERS DE LA CHANSON



LE DOSSIER : FRANCIS CABREL

Dan Bigras, Renaud Hantson, Valérie Lagrange, Philippe Lavil

Toto Bissainthe, Jofroi, Mouloudji, Pierre Vassiliu

MÉMOIRE : JEAN-ROGER CAUSSIMON

Dalcan, Melaine Favennec, Serge Hureau, Angélique Ionatos

Canada : 20 \$, Dom-Tom : 82 FF, Europe : 85 FF

M 6148 - 9 - 75,00 F-RD



N° 9 - AUTOMNE 1994
OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE

LA COMPLAINTÉ DES (IN)FIDÈLES...

Mouloudji nous a quittés le 15 juin dernier, le jour où *Chorus 8* était expédié à ses abonnés ; un numéro qui comprenait précisément un « hommage » à Mouloudji, heureusement réalisé de son vivant. De nombreux témoignages d'affection nous sont parvenus à son sujet, durant tout l'été, venant d'un peu partout... De la même façon, des lecteurs, par centaines, ont tenu à nous remercier du dossier spécial consacré à Léo Ferré, preuve (supplémentaire) que le Vieux Lion reste bel et bien vivant dans nos coeurs. Toutefois, pour conserver à cette rubrique toute sa diversité – compte tenu de sa pagination un peu réduite ce trimestre, en raison d'un sommaire particulièrement fourni –, nous avons pris le parti de faire ici l'impasse et sur l'un et sur l'autre. Sur Léo, que l'on retrouvera néanmoins en compagnie de Jean-Roger Caussimon, comme sur Mouloudji, auquel nous consacrons plus loin un nouvel « hommage », hélas posthume cette fois-ci. Continuez à nous écrire, amis lecteurs, en aussi grand nombre : vos lettres nous apportent de précieux enseignements. *Chorus* est à votre écoute. A l'écoute de la plainte de ses fidèles...

frez-nous un jour ou l'autre un beau dossier consacré à Jean-Roger Caussimon, dont l'oeuvre n'a rien à envier à celle des chanteurs et poètes français les plus renommés. Continuez !

Zano Haron (Yanne, Israël)

Agenda

Je profite de mon réabonnement à votre revue, à laquelle je suis très attachée, pour vous soumettre une suggestion : pourriez-vous modifier la mise en page de la rubrique Agenda pour la mettre mieux en valeur ? Le but du jeu, il me semble, étant d'inciter les lecteurs à aller voir les artistes sur scène, une présentation moins compacte de la liste des concerts la rendrait moins « rebu-tante ». C'est la première rubrique que je lis dès qu'arrive *Chorus*...

Véronique Prot (Saint-Amand)

– L'objectif de l'Agenda est d'apporter un maximum d'informations au lecteur : lui donner une forme « moins compacte » (avec titraille et photos, comme le font les magazines commerciaux... au détriment du fond) équivaudrait à le réduire considérablement (car il n'est pas question de rogner sur d'autres rubriques). *Chorus* a fait son choix.

Rencontres

Une fois de plus, les Rencontres francophones de la chanson (fondées et dirigées par Pierre-Georges Farrugia) ont bien mérité leur appellation. C'était cette année les 16^{es} du nom, et les 3^{es} se déroulant dans la charmante ville de Salon-de-Provence. En effet, que ce soit grâce à l'accueil convivial de Marie-Françoise Balavoine, aussi chaleureuse à l'égard des quelque cent stagiaires participants que des chanteurs « vedettes », grâce aux professionnels qui n'hésitaient pas à déjeuner avec leurs élèves et, bien sûr, grâce aux stagiaires eux-mêmes, partout la même soif de partage suscitée par ces Rencontres... Pendant la journée, du 5 au 14 août,

Caresse

Avec la parution du numéro d'été et la rentrée prochaine, voici venir l'année *Chorus* nouvelle : j'en attends avec espoir et impatience des étrennes sous forme d'articles, d'enquêtes, de chroniques, de rubriques, de dossiers, etc., toujours aussi précis et variés. Car le millésime 93/94 fut très riche ; mêlant les talents confirmés que l'on redécouvre avec la même ferveur, tels Sheller et Souchon, aux découvertes qui appellent confirmation, tel Thomas Fersen, avec parfois la petite étincelle, la petite flamme magique qui fait la différence. Ainsi, dans *Chorus 5* en rubrique Pince-oreilles, la simple photo de la pochette d'une cassette intitulée *La Fenêtre dans l'herbe* attire mon regard. Je la commande directement chez son maître d'oeuvre : Yves Vessière... et la suite n'est que pure merveille, tant dans la qualité du support (jaquette délicate, petit livret en papier de type Pléiade, en caractères de la plus belle imprimerie)

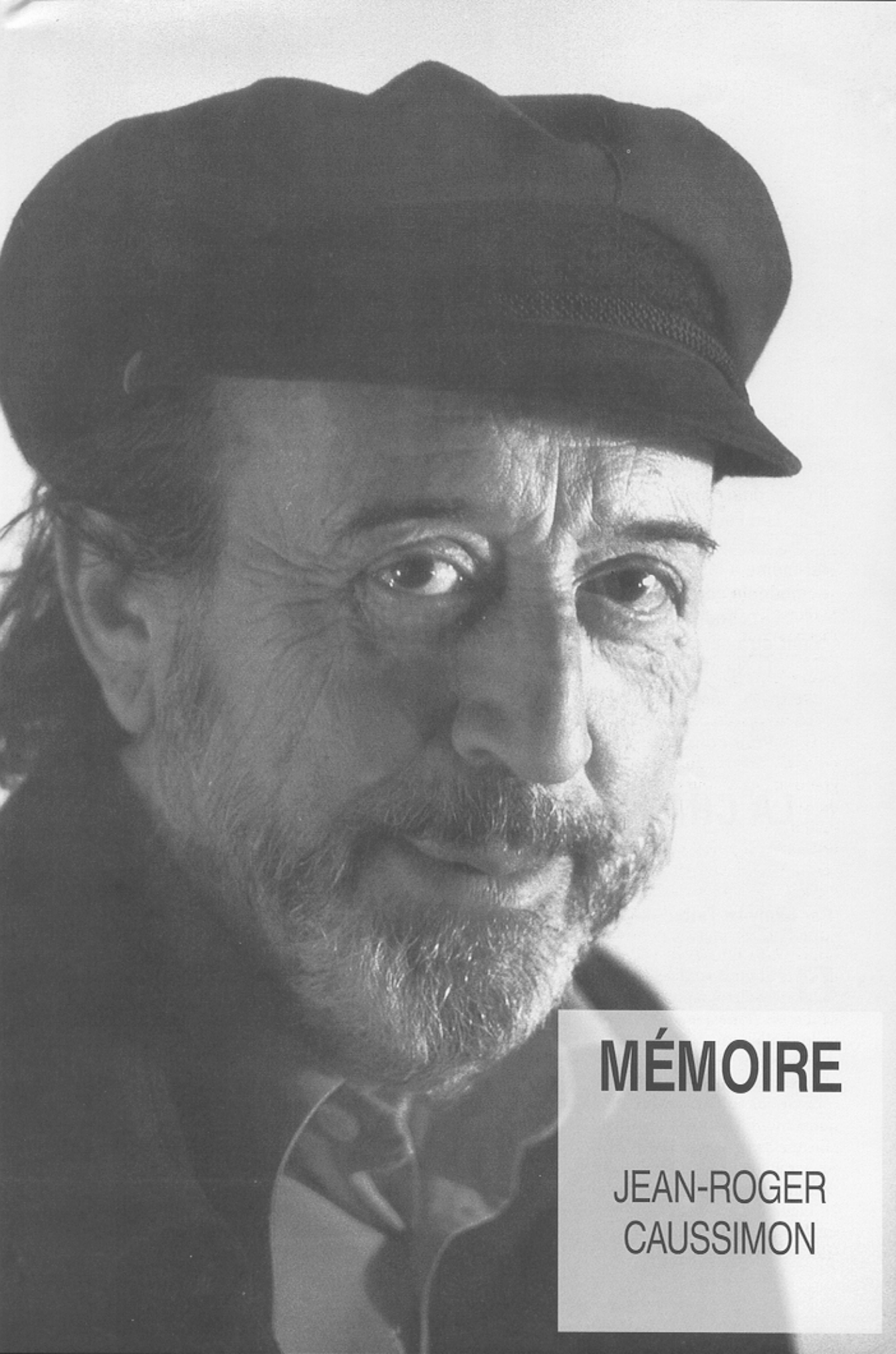
que dans le contenu : des textes de René Fallet, Alexandre Vialatte, Jean Anglade et Yves Vessière lui-même, mis en musique et interprétés avec chaleur et beaucoup de sensibilité. Nous sommes bien loin du « tchiky boum » agressif de la bande FM ; ici, place à la poésie, à la tendresse, à l'authenticité. Merci, cher *Chorus*, de m'avoir permis de réaliser cette belle rencontre : continue à nous pincer ou, plutôt, à nous caresser les oreilles en dénichant des oeuvres d'une qualité pareille.

Jacques Premel-Cabic (Marly)

Lien

Je vous écris tout simplement pour vous remercier de soutenir aussi bien la chanson francophone de qualité. Celle-ci contient une composante que l'on retrouve rarement dans les chansons qui dominent, économiquement, le monde : la poésie. C'est pourquoi je tiens à vous adresser d'Israël, mon pays, tous mes encouragements, car votre revue représente le trait d'union qui relie entre eux les amoureux de la chanson poétique du monde entier. Continuez à parler des plus grands, comme Ferré, continuez aussi d'apporter des coups de main aux jeunes qui le méritent, et of-





MÉMOIRE

JEAN-ROGER
CAUSSIMON

LE DOSSIER

« Ils sont morts, n'en parlons plus. Eh bien si, justement, parlons-en. La mort complice n'a jamais pu tuer les poètes. Comme les autres, Léo en tête, celui-là est parti tout simplement se poser ailleurs... »¹

Jean-Roger Caussimon est parti sur la pointe des pieds le 20 octobre 1985, à 67 ans, aussi discrètement, humblement, qu'il avait vécu.

Il fut pourtant « un géant de l'esprit », selon Ferré, et reste l'un des plus grands auteurs de la chanson française, « l'un de ses cinq auteurs majeurs », assure Pierre Perret. Unanimement reconnu et admiré par ses pairs, il n'est pourtant cité par les médias ou connu du grand public, le plus souvent, qu'à travers Léo Ferré qui popularisa quelques-uns de ses grands textes (« Mon camarade », « Comme à Ostende », « Monsieur William »...), avant qu'il se décide lui-même à les interpréter. Libertaire dans l'âme, attentif à tout et à tous, simple et naturel, modeste surtout, il s'est toujours refusé à jouer le rôle du poète qu'il était, lui qui avait endossé tant de personnages au théâtre, à la télévision ou au cinéma.

Peut-être parce qu'il avait choisi de vivre résolument hors des normes du show-business (« Ne chantez pas la mort »...), d'exister en dehors des sentiers battus ; lui qui, pour chanter au plus près des gens, ne se déplaçait, avec sa femme Paulette (« Nous deux »...), qu'en caravane.

Pour conserver toute liberté de mouvement, d'émerveillement et de rencontre.

LA CHANSON DE L'HOMME « HEUREUX »

Par Rémy Le Tallec

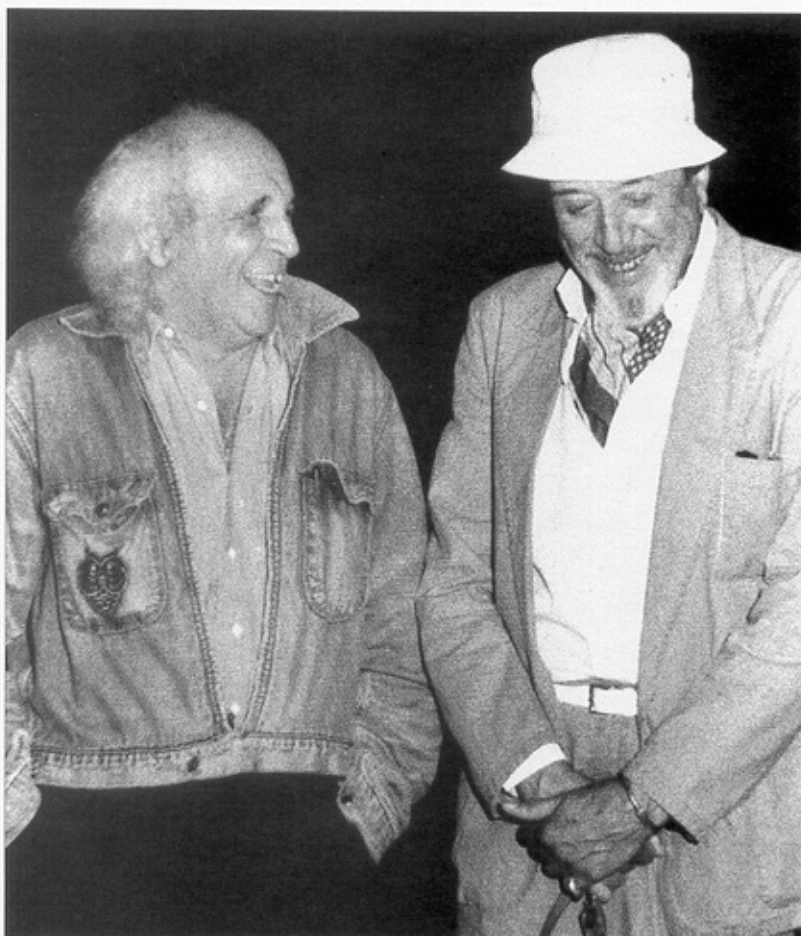
Six albums studio en dix ans seulement de carrière discographique, de 1970 à 1980. « Dix ans d'une nouvelle vie », selon son expression, où il sillonne les routes de France et d'ailleurs avec ses chansons. Et pourtant, ses premiers textes datent des années quarante, de son séjour au stalag et de ses prestations au Lapin Agile, en pleine occupation allemande. Et pourtant, il a fallu l'insistance de José Artur et la persévérance de Pierre Barouh pour acclimater aux soleils de la rampe ces fleurs magnifiques habituées à l'ombre des sous-bois.

Heureusement, la parution simultanée de ses mémoires intitulés *La Double Vie* et de la nouvelle édition revue et augmentée de son recueil de textes *Mes*

chansons des quatre saisons, ainsi que la réédition de son oeuvre discographique intégrale permettent de prendre la dimension véritable de ce maillon indispensable de la chanson française. De traverser aussi presque un demi-siècle d'histoire de la culture populaire incluant la télévision, la radio, le théâtre et le cinéma, et de mesurer l'importance du personnage malgré une modestie et une indépendance d'esprit qui, aujourd'hui encore, et peut-être aujourd'hui surtout, rafraîchissent l'esprit et réchauffent le cœur.

COMMENT ÇA MARCHE ?

LÉO FERRÉ : « C'est un géant, Caussimon, morphologiquement et dans l'esprit. Ses longues mains me font penser à Michel-Ange et au Moïse de Saint-Pierre de Rome. Il est curieux de voir cet homme grand, glisser dans la vie, timide, ployant sous le fardeau du lendemain à prévenir, gentil comme un aigle rogné sortant de la manucure. Les hommes grands,



Léo et Jean-Roger, après un récital de Léo en août 84 à Yenne (Ph. Raphaël Caussimon)

suprême mélancolie qui est de se taire, alors qu'on est bâti pour gueuler fort. »²

J.-R. CAUSSIMON : « La mélancolie, la crainte constante d'être coupable, le misérabilisme con senti (en autopunition peut-être), tout cet ensemble, d'où me vient-il ? Est-ce un héritage ? Un fardeau dont on m'a chargé ? Une acquisition voulue ou imposée ? Ou simplement une maladie ? Je ne m'apitoie pas sur moi-même en ce moment. Je cherche une réponse. Une réponse qui pourrait être utile à d'autres que moi.

« Je ne suis jamais satisfait de ce que j'écris. Je suis toujours hanté par la FAUTE grossière, impar donnable, monumentale que j'aurais pu commettre. Certes, ma culture est limitée et hétéroclite. Alors que mon père obtint, tout jeune homme, la médaille d'or de Philosophie, moi je n'ai rien retenu de Kant, de Spinoza, d'Einstein, que j'ai lus, il est vrai, à la va-vite.

« Les compliments, les récompenses me jettent dans l'embarras. J'ai des doutes profonds sur le bien-fondé du choix que l'on a

parfois, ont l'air de s'empêcher de devenir de grands hommes par une sorte de délicatesse. Ils ont l'impression d'en devoir toujours au soleil de lui manger tant d'ombre. Une psychanalyse de l'homme grand nous apprendrait beaucoup, sans doute, sur des oeuvres non venues, non données, refusées. Il y a dans le désespoir de Caussimon des coins enfouis dont je me garderais bien de lui demander de les mettre en lumière, mais qui me donnent à penser que cet homme ne dit pas tout ce qu'il a à dire et que cette défense de proférer, c'est lui-même qui l'instruit depuis des années, depuis, peut-être, qu'il se regarde dépasser le commun de quelques coudées et qu'il surprend du haut de cet observatoire pratique la vanité de tout, la

fait de moi. Il y a là, sur la cheminée du salon, deux médailles de la Sacem. Elles n'y sont pas mises en évidence. Elles sont enfermées dans leur boîte en simili-cuir. Dans le fouillis de la bibliothèque, il me serait difficile de retrouver à l'instant le diplôme que me remit feu le ministre de la Culture, Duhamel, au nom de l'Académie Charles-Cros. »³

En effet, si les activités de Jean-Roger ont embrassé plusieurs techniques artistiques, l'artiste en lui n'a jamais phagocyté l'homme, resté profondément attaché aux humbles de son enfance, partageant leur rage ou leur résignation, leurs révoltes ou leurs interrogations. Il est toujours demeuré fidèle, ou marqué par cette origine populaire, empreinte de simplicité,



d'aménité, de disponibilité aux êtres et aux événements. La carrière, la réussite (de quoi ?), l'arrivisme, lui sont et lui resteront des notions totalement inconnues ; à l'inverse de la morgue, de la fébrilité et de l'hypocrisie de tant de ces Rastignacs à la petite semaine qui squattent les écrans cathodiques et les couvertures en quadrichromie.

LOIN DE PARIS

Né le 24 juillet 1918 à Montrouge, dans cette période d'incertitude qui précède le dénouement de la pre-

poubelle. Sa mère a son bureau attenant au hangar où l'on entasse cette pourriture sèche. Quand elle emmène Jean-Roger avec elle, elle le laisse l'attendre au coin de la rue, dans un bistrot "avec des tables de bois blanc, des chaises pailées, de la sciure sur le plancher", bref, tout ce qu'il faut d'idées reçues par où il pénétrera dans la magie du "zinc" où il accoudera plus tard des personnages lui ressemblant... » Telle est la version qu'en donne son ami Léo dans la fameuse préface à la monographie de Caussimon parue en 67 chez Seghers (collection « Poètes d'aujourd'hui ») ; une préface



Jean-Roger avec sa mère à 6 mois ;
ci-contre : à l'âge de 5 ans ;
ci-dessous : adolescent à 14 ans ;
page suivante : à Vieux-Boucau en octobre 1935
(Photos Caussimon, collection personnelle)



mière conflagration mondiale, rapidement émigré à Bordeaux, le petit Jean-Roger connaît quelques années d'une existence précaire, liée à la condition de son père, tout jeune médecin à la clientèle populaire et incertaine.

« Dans ces temps de Caussimon, la méningite, la congestion pulmonaire, la typhoïde... c'était la fin du monde. Les gens s'adressaient plutôt à un vieux loup de la tisane qu'à un débutant. Sa mère est comptable dans une maison de récupération de chiffon. C'est comme ça qu'il grandira : entre un diagnostic et une



reprise et augmentée d'une petite introduction en 1981 pour la première édition de *Mes chansons des quatre saisons*, et qui reste le plus lyrique, le plus chaleureux et le plus pertinent hommage jamais rendu à Jean-Roger. Lui-même demeure très discret, très secret même sur cette période, dans les précieux fragments de ses mémoires, dont il avait confié quelques textes (alors totalement inédits) à *Paroles et Musique* dès 1982, en laissant d'ailleurs à Fred et Mauricette Hidalgo – autre marque d'humilité – l'entière liberté du



choix final de publication (voir ci-dessous lettre manuscrite).

Il se contente de noter en passant que ses parents devaient se priver pour l'enfant qu'il était. Il nous montre seulement par bribes l'intérieur de l'appartement familial, un décor que nous avons parfois peine à imaginer aujourd'hui selon notre âge, et qui pourtant était le lot quotidien de la majorité des Français jusqu'à la fin des années cinquante : une cuisinière à charbon sur laquelle on chauffe l'eau du bain, une bassine pour toute baignoire, un garde-manger à treillis métallique chez la nourrice Florencie, une chambre aveugle, un couloir de séparation emprunté par tous les autres locataires de l'immeuble...



Cet environnement insalubre et ces conditions de vie difficiles et peu propices à sa santé poussent les Caussimon à envoyer Jean-Roger se « remplumer » à la campagne. Quelques mois de bonheurs simples où il respire à loisir le soleil, la tranquillité et la chaleur de sa petite copine Lily et de « Mamic » Watar : « *J'ai découvert, à dix ans, la drogue la plus magique ! / Vous qui rêvez de caravelles ! / Des profondeurs irisées du Pacifique ! / Vous qui êtes bien fatigués ! Qui avez dit : "je veux !" / Puis : "il faut que je veuille..." / Et qui ne savez plus... / Endormez-vous, en plein été / Sous une niche en chèvrefeuille ! (...)* Dans un jardin de Florencie ! » (« Chez Florencie »).

Et même lorsque Jean Caussimon est nommé, en 1930, médecin-résident du sanatorium de Feuillas, en banlieue de Bordeaux à l'orée des Landes, « le fils du docteur » garde une indéfectible tendresse pour la chaleur des petites gens, des anonymes, de ceux que l'on ne voit pas, que l'on n'entend pas, qui n'existent que pour les statistiques, les sondages... et les élections.

MA MÈRE

Les conditions d'existence de la petite famille s'améliorent notablement, et l'environnement ensoleillé et agreste facilite les escapades insouciantes de l'enfance. Le seul souci de Jean-Roger est de s'envoler à bicyclette sur les chemins environnants et de s'occuper de sa petite soeur ; et son immense douleur sera le suicide de sa mère Yvonne en 1936 : elle avait 43 ans et lui 18 ! on ne se remet pas faci-

Chers amis

Ci joints 2 textes chaussons
c'est vous qui choisissez
s'il y a lieu

Je vous envoie 3 extraits
différents de "La Double Vie"

Je m' - pour votre réaction
à vous amitiés !

Jean-Roger



lement d'un tel drame, à dix-huit ans comme à cinquante... C'est elle qui lui avait donné le goût de la lecture et peut-être celui de l'écriture, écrivant elle-même depuis l'adolescence. Ce qui ne manquait pas de surprendre, voire de choquer la bonne société bordelaise : travailler, déjà, mais écrire... Et si Jean-Roger en parle peu, il lui dédiera beaucoup plus tard une bouleversante chanson : « *Par ces matins de bouche amère / Où le suicide a des attrait / Sans que j'en puisse voir les traits / Auprès de moi se tient ma mère... / Elle est venue du cimetière / Où, l'an mil neuf cent trente-six / Après un bref De Profundis / On l'a couchée dessous la pierre... / Moi qui la croyais feuille morte / L'humus d'où jaillit le printemps / Voilà, qu'après plus de trente ans / Elle a bien su trouver ma porte / (...) Va-t-en, maman, le jour va poindre / Un jour de plus, un jour de moins / Entre nous soit dit, sans témoins : / Je me prépare à te rejoindre* » (« Ma mère »).

LE FUNAMBULE

Demi-pensionnaire au lycée de Bordeaux, il prend régulièrement depuis 1934 des cours de diction, car il brûle de monter sur les planches, et pour jouer Rodrigue ou bien Lorenzaccio, l'accent du sud-ouest n'est pas forcément requis. Son grand plaisir hebdomadaire est d'aller au théâtre chaque vendredi soir avec sa grand-mère maternelle où il observe les rouages de la scène, en découvre les ficelles, en démonte les conventions, mais en chérit chaque jour un peu plus la magie. « *Je sais pourtant que l'univers sur lequel s'est refermé le rideau de velours rouge sera le mien. Ce sera mon voyage. J'ai choisi ma planète, mon paradis artificiel, ma vie en marge. J'ai choisi le rêve.* »³ Et de fait, en 1937, il devient officiellement comédien et second régisseur au Trianon-Théâtre de Bordeaux sous la direction de son professeur. « *Manutentionnaire, tapissier, second régisseur, acteur (car j'étais "distribué" chaque semaine et l'on m'avait appris qu'il n'y avait pas de "petits rôles"), je ne quittais plus le théâtre Trianon, sauf pour assister*

aux deux cours hebdomadaires que donnait au Conservatoire, mon propre directeur Kléber Harpain. »³

La confrontation brutale avec l'éprouvante réalité du service militaire le 3 octobre 1938, celle de la guerre jusqu'en mai 40, puis celle du stalag jusqu'en décembre 42, ne font que parer des charmes du souvenir et enbaumer d'un parfum de liberté ces quelques années de bonheur passées à jouer la comédie. Et lorsque Jean-Roger, rapatrié sanitaire, retrouve Paris et le seul repaire qu'il connaisse, Le Lapin Agile, où chante Yvonne Darle, sa tante, il y interprète tout naturellement quelques textes écrits en captivité.

Ses prestations sont fort applaudies, au point qu'il doit y donner régulièrement des récitals de poèmes



1950 (Ph. G. Henri, coll. pers. Caussimon)

et chansons, qui seront bientôt réclamés aux Trois Baudets, chez Jacques Canetti, à L'Ecluse et Chez Gilles, en reprenant simultanément, tel un funambule, son métier de comédien, avec Charles Dullin et Jean Mercure notamment.

Il continue donc à écrire des chansons qui sont interprétées par Renée Jean, Maurice Chevalier et Léo Ferré d'abord, et plus tard, par Ferré toujours, Catherine Sauvage, les Frères Jacques, René-Louis Lafforgue, Gainsbourg et le fameux duo Jean Rochefort et Jean-Pierre Marielle. ⁴ « *Je suis comédien et c'est un métier que j'aime d'amour. Mais j'ai toujours res-*



senti une grande tendresse pour la chanson. Par bonheur, ce sont deux affections que j'ai pu lier avec harmonie, sans drame ni jalousie. Ma tendresse envers la chanson remonte à mon enfance, du temps où la radio s'appelait encore la Télégraphie Sans Fil. Mais c'est au Lapin Agile, à Montmartre, que j'ai vraiment appris tous les trésors de la chanson française. »³

CINÉMA-VIE

En effet, même si la chanson devient son activité principale durant les quinze dernières années de sa vie, Jean-Roger Caussimon est aussi un comédien rompu aux disciplines du théâtre, du cinéma et de la télévision. Il est même l'un de ces acteurs pionniers des studios des Buttes Chaumont, un de ces acteurs, piliers des « dramatiques », qui firent les premiers beaux jours d'une télévision naissante, disposant d'un seul canal.

Ce qu'il appelle *La Double Vie*, du reste, n'est pas cet écartèlement entre le métier de comédien et celui d'auteur-interprète de chansons (auquel il conviendrait d'adjoindre, dans ce cas précis, l'épaisseur de l'homme), c'est la puissance d'évocation, « le pouvoir de libération du rêve et de la magie » engendré par la fiction cinématographique. Même s'il chante parfois l'inverse : « Cinéma-vie, ciné, ma vie / Ta vie, ma vie, c'est du ciné / C'est un film superréaliste / Des productions "Fatalité"... / Sans le savoir, on fait l'artiste / On croit agir en liberté / Que l'on s'enfuit, que l'on résiste / Tout est prévu, tout est filmé... »

Rien ne survient tout à fait par hasard, certes ; mais ce déterminisme semble un peu exagéré pour un homme si curieux, si friand de ces rencontres avec son double, avec ces autres facettes de lui-même que réalisateurs de cinéma ou metteurs en scène de théâ-



Avec Jean Mercure, dans *Trencavel*, au Théâtre Montparnasse, 1962 (Coll. Caussimon)

tre ont su parfois mettre en valeur. Componction de prélat, affectation de grand bourgeois ou singerie de clown, gravité du drame historique ou fantaisie de la comédie la plus débridée, il excelle à rendre plus vraies que nature les personnalités les plus différentes les unes des autres et les plus étrangères à la sienne. Dürrenmatt ou Shakespeare, Pirandello ou Molière, Courteline ou Marivaux lui offrent des univers sans limite, et Marcel Carné ou Roger Planchon, Jean Kerchbron ou Jean-Christophe Averty, Bertrand Tavernier ou Robert Hossein, des héros à sa mesure.

Ce métier, bien évidemment, lui inspirera quelques textes : « *Les comédiens / Quand le soir vient / Se*



reconnaissent / Ils savent qu'ils existent au creux de leur miroir / Lorsque le fond de teint leur rend une jeunesse / Qu'ils démaquilleront vers minuit moins le quart / (...) Les comédiens / Quand l'âge vient / Quittent la scène / Et quand il leur advient de vivre de longs jours / Sur cour ou sur jardin, tout seuls, ils se souviennent / De ce fichu métier qu'ils ont aimé d'amour ! » (« Chanson des comédiens »). « Nous, les mauvais garçons / Les flambeurs, les corsaires / On n'est pas des poètes, on n'a pas l'temps d'chialer / Les maisons de retraite, on n'a



En haut avec B. Tavernier (*Le Juge et l'assassin*, 76) ; ci-dessus avec Suzanne Cloutier et Gérard Philippe (*Juliette ou la clé des songes*, M. Carné, 50) ; ci-contre au théâtre avec Belmondo en 1959 ; ci-dessous (1966) dans *Le Clown* (Coll. Caussimon)



pas l'temps d'y aller / Dans la corporation / J'connais pas d'centenaire... / Moi, je mourrai debout / Et sans rendre les armes... » (« Un jour, peut-être »).

« Il se multiplie dans ces fantoches qui le dédouanent de sa difficulté de vivre donc de s'exprimer. » Le théâtre, « c'est le refuge de ses problèmes de créateur », diagnostique Léo, avec ses antennes ultra-sensibles de poète : « Les spécialistes des complications mentales diraient "complexes". Je suis résolument contre ce nivellement du vocabulaire quand il s'agit des choses de la conscience



et, singulièrement, de la "subconscience". (...) Le refuge de Caussimon dans le théâtre n'est pas une maladie. C'est une voie de garage, doublée d'un vestiaire où pendent des individus dont il va enfileur, chaque soir, la défroque, à l'heure du spectacle, ce qui le distraira de sa solitude citadine. En prenant l'identité de l'Autre, il ne devient pas l'Autre, mais il gagne du temps, ce temps qu'il perd à ne pas écrire, à ne pas croire en lui, à ne pas vouloir être Caussimon-poète : "Faites-moi une petite place de chansonnier... et déjà je serai content !" »²



Mais dans cette société du spectacle, Jean-Roger a toujours su regarder et les gens et les choses avec une sorte de distance distinguée, avec une lucidité impitoyable et amusée. Ainsi cet épisode de l'éminent critique du *Figaro*, André Brincourt, qui l'assassine à chacun de ses rôles télévisés, et se met tout à coup à l'encenser : la présence comme nouvelle partenaire de l'épouse de Thierry Maulnier, autre plume du *Figaro*, avait eu les effets hélas prévisibles...

LA POÉSIE

Ce refuge dans le théâtre semble bien sûr l'exutoire au doute perpétuel qui tenaille Caussimon malgré l'aiguillon de Léo. L'écho qu'il rencontre auprès de son public semble toujours l'étonner autant qu'au premier soir du Lapin Agile. Et sa définition de la poésie semble parfaitement judicieuse à l'amateur de chanson : « *C'est voir la vie en mieux / Peut-être, ou en chagrin ? / Est-ce aimer le printemps, la rose ? / Ou l'automne sur le jardin ? / C'est peut-être un peu de névrose / Un tout petit grain de folie / Auquel on tient / Que l'on arrose / Avec des whiskies / Ou du vin / (Tout cela dépend des moyens...) / Est-ce la fleur de la cirrhose ? / Le fruit de la mélancolie ?* » (« La poésie »).

Il refusera néanmoins et définitivement qu'on le qualifie de poète : « *Je connais bien les poètes actuels, français et étrangers, leur hauteur de vue. Leur façon de s'exprimer n'a rien à voir avec ma petite inspiration personnelle. Je suis un chansonnier axé sur des problèmes bien à soi, mais il m'est arrivé d'avoir le bonheur que ces problèmes personnels trouvent dans l'auditoire des résonances* ». Comme si les plus beaux poèmes, pour atteindre l'universel, ne puisaient leur source dans les tréfonds les plus personnels.

« *Je ne considère pas que je suis un poète, connaissant de véritables poètes, comme Michel Leiris. Je l'ai connu du temps où je jouais une pièce de Simone de Beauvoir. Il y avait là Jean Genet, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir et Michel Leiris. J'ai été bouleversé par ses poèmes, écrits si simplement. Moi qui ai le privilège de pouvoir me faire entendre sur disque, à la radio ou à la télévision, il me semble que je ne peux prétendre au nom de poète, si on me dit que je suis un bon auteur de chansons, cela suffit à mon plaisir.* »³

Une opinion que ne partage absolument pas son ami Ferré... à qui l'on peut tout de même accorder

un certain crédit : « *Il ne pense pas être digne de cette fête de l'écriture qu'on appelle la Poésie, parce qu'on lui a dit que les poètes étaient des gens en "plaquettes", vivant dans un enfer doré et se dorant le style au feu d'une proche postérité entretenue par quelques maniaques de l'anthologie. (...) La poésie est une maladie de l'âme, difficilement appréciable. (...) La poésie n'est pas dans les mots mais loin derrière, dans le sentiment, peut-être dans quelque chose de pas fini, une brume matinale qui va bientôt se lever comme un rideau sur le spectacle lassant de la journée à recommencer, toujours, danaïde volupté à portée de tous...* »²



« *Je mets en musique Jean-Roger comme je le fais pour Baudelaire, Verlaine et Rimbaud. C'est pareil, c'est un aussi grand poète* », ajoutera-t-il, en mai 1985, pour *Paroles et Musique* (n° 51).

Le soutien de quelques amis choisis ne réussit pas à le convaincre de son réel talent. Ferré lui demande pourtant des textes depuis cette soirée de 1947 où il est venu lui demander l'autorisation de mettre en musique « A la Seine ». « *Deux jours plus tard, il m'a montré la chanson ; c'est le plus simplement du monde que j'ai connu Léo. Quelques années plus tard, nous avons habité dans le même quartier, lui boulevard Pershing et moi en meublée avenue du Roule et, chaque*



MES CHANSONS

DES QUATRE SAISONS

Préface de Léo Ferré

(Le Castor Astral, 344 p., comprenant le CD Au Théâtre de la Ville 1978 ; 190 F).

LA DOUBLE VIE (Mémoires)

Préface de José Artur,

postface de Claude Nougaro

(Le Castor Astral, 162 p., plus un cahier photos de 38 p., un cahier de textes et documents de 26 p., et un CD inédit ; 190 F).

L'INTÉGRALE DISCOGRAPHIQUE

1970-1980

(4 CD de 93 titres au total, 4h 47' 28", dont l'enregistrement inédit de L'Olympia 1974, Saravah SHL 9001, distribution Média 7).

La littérature « de » et « sur » Jean-Roger Caussimon était quasiment inexistante jusqu'à ces derniers temps. La monographie parue chez Seghers en 1967 sous la plume de Léo Ferré est depuis longtemps épuisée.

En 1981, les éditions Plasma éditèrent un gros recueil de textes de Jean-Roger intitulé *Mes chansons des quatre saisons*, pour lequel Léo remania la préface écrite à l'origine pour le Seghers ; mais Plasma disparut quelque temps plus tard, rendant rapidement indisponible cet ouvrage pourtant indispensable à toute bibliothèque-chanson. Quant aux prétendus dictionnaires, histoires ou encyclopédies de la chanson, tous brillent par l'indigence de la notice consacrée à Caussimon...

Quoi qu'il en soit, les anthologistes, analystes et autres exégètes devront désormais se reporter à la toute nouvelle réédition de *Mes chansons des quatre saisons*, augmentée de plusieurs textes, dont certains écrits après 1981 et chantés une fois de plus par Léo Ferré (*Les Loubards*). D'autant que ce livre contient le disque compact de l'enregistrement réalisé en 1978 par Jean-Roger Caussimon au Théâtre de la Ville, et curieusement absent de l'intégrale discographi-

que, bien qu'il contienne la seule version enregistrée de deux chansons par leur auteur : « Le Havre » et « Paris-Jadis ».

Mais surtout, Raphaël Caussimon, maître d'œuvre de tout ce travail, fait paraître chez le même éditeur, Le Castor Astral, les mémoires de son père, qui en avait commencé la rédaction en 1975.

Loin d'être un ouvrage où l'autobiographe a tendance à se montrer sous un jour avantageux selon la coutume, *La Double Vie* se présente comme une suite de notations, de souvenirs dont le héros n'est pas forcément l'auteur. Il aurait pu se prévaloir de telle amitié prestigieuse ou de telle relation médiatique, monter en épingle la multitude des rôles qu'il eut à incarner ou des rencontres célèbres qu'il eut le loisir d'effectuer,

TOUT CAUSSIMON

ou utiliser la panoplie bien connue des souvenirs romancés pour attirer le chaland. Non, les véritables héros en sont plutôt la tendresse, la chaleur humaine et une sérénité un peu stoïcienne et facétieuse, la générosité et une modestie peu communes. Des valeurs bien peu à la mode, mais qui vous donnent l'irrésistible envie d'inviter à votre table un être aussi fraternel ; qui vous redonnent le goût de vivre et vous font reprendre confiance dans le genre humain. L'ordre chronologique n'est pas respecté dans cette *Double Vie*, un peu comme dans *Le Voyage immobile* de Claude Mauriac, mais chaque scène éclaire la suivante d'une lumière nouvelle. Et, où que l'on reprenne la lecture, on retrouve les mêmes personnages ainsi que les a fixés le poète, avec pudeur, avec sensibilité.

Raphaël Caussimon y a ajouté une disco-

graphie, une abondante chronologie, fournie de mille détails et précisions oubliés, et une série de fragments d'entretiens radio-phoniques qui complètent judicieusement ce que Jean-Roger n'aurait pas eu la « pré-tention » d'écrire. Le tout inséré entre une préface de style signée José Artur et une « postface fracassée » du lyrisme de cet autre occitan de génie, Claude Nougaro.

Ici aussi, un disque compact d'anthologie rassemble 27 chansons inconnues, inédites ou dispersées sur des disques souvent introuvables. Outre Jean-Roger, dans des enregistrements qui s'échelonnent de 1946 à 1981, on retrouve les voix de Renée Jan, Maurice Chevalier, Catherine Sauvage, Marc et André, René-Louis Lafforgue, Philippe Clay, Gainsbourg, Ferré lui-même dans sa toute première interprétation de « Ne chantez pas la mort » le 24 octobre 1972, Jean Rochefort et Jean-Pierre Marielle comme larrons en foire dans « Paris-Jadis » (chanson écrite pour le film *Des enfants gâtés* de Bertrand Tavernier) ; ainsi que, pour faire bonne mesure, les fameuses chansons du 45 tours pilonné dès qu'enregistré en 1981, « Un soir de mai » et « Les Dom-Tom de l'Amérique ».

Ces deux disques compacts extraordinaires, d'ores et déjà appelés à devenir de précieuses pièces de collection, ne figurent pas dans la réédition indispensable et attendue de l'intégrale discographique Saravah (aujourd'hui distribuée par Média 7). Les livrets en ont été corrigés et les pochettes réactualisées afin de nous rendre un Caussimon bien vivant – ce qu'il demeure plus que jamais, grâce aux nombreuses complications qui ont facilité la réussite de cet ensemble exceptionnel. (R.L.T.)

(Le Castor Astral : 52 rue des Grilles, 93500 Pantin ; tél. 1/48.40.14.90 – Média 7 : 15 rue des Goulevts, 92000 Nanterre ; tél. 1/41.20.90.50).



fois que j'écrivais un texte, je le lui faisais d'abord voir. Et si le texte lui plaisait, il en faisait une chanson dans les heures qui suivaient. Quand on rencontre quelqu'un comme lui, ça aide à supporter énormément de choses. J'avais ma femme et mes enfants, mais deux rencontres comme celle de Léo et celle de mon ami François Billetdoux, auteur de pièces magnifiques, ça aide à vivre, à garder l'espoir. (...) Quand je dis dans mon tour de chant que j'ai eu le bonheur d'écrire des textes que Léo a mis en musique, qu'il a chantés avec sa personnalité et son talent, je ne prends pas les applaudissements pour moi, mais comme un hommage à Léo.»⁵

Depuis cette rencontre, il écrit donc plusieurs textes dont Ferré compose la musique. « A la Seine », « Comme à Ostende », « Mon Sébaste », « Le temps du tango » font partie des premiers enregistrements de Léo Ferré. De même que « Monsieur William », bien sûr, dont on peut entendre un enregistrement public à ranger au rayon des curiosités (pour cause de mauvaises conditions techniques, malheureusement !), par Jean-Roger accompagné de Jean-Louis Mahjun, sur le coffret des *Dix ans de Saravah*, et surtout une interprétation inédite de Gainsbourg pour l'émission de télévision *Dim Dam Dom* en 68, sur le disque compact accompagnant *La Double Vie*.

A ses débuts, il prend l'habitude de vendre ses poèmes dactylographiés, à la demande de son public. « Je passais mes après-midis libres, parfois, à taper mes textes, avec du carbone, puis je mettais ma signature et je les vendais. Il est arrivé plusieurs fois qu'on interpelle ma femme au marché du quartier, et qu'on lui dise : "Oh, j'ai bien connu votre mari à l'époque du *Lapin Agile*. J'ai des textes." Alors, je lui demandais les titres, et je récupérais parfois un texte perdu. Grâce au public ! »³

Dans les années cinquante et soixante, ses deux activités d'auteur-interprète et de comédien ont de plus en plus de mal à cohabiter, et il doit accorder une place croissante au théâtre et au cinéma. Car la tournée des cabarets ne nourrit pas son homme, et les interprètes de ses chansons, aussi prestigieux soient-ils, Léo, Catherine Sauvage, Maurice Chevalier, les Frères Jacques, les Quatre Barbus, Reda Caire, André Claveau ou Suzy Solidor ne génèrent pas suffisamment de droits pour permettre à Jean-Roger Caussimon de vivre de sa plume.



Jean-Roger à Montmartre, vu par Robert Doisneau, en 1943 (Coll. pers. Caussimon)



« Dieu, ce sont mes enfants. C'est le fait qu'ils grandissent. Pas seulement les miens, mais tous les enfants que je vois. Ma femme me reproche toujours de caresser la tête des enfants quand ils passent près de moi, mais ce n'est ni calculé ni démagogique. Tout simplement parce que je les aime. J'aime voir la marée. J'aime voir les feuilles, les bourgeons qui poussent, le soleil qui se lève. C'est ça, pour moi, Dieu. »³

D'autant qu'un petit Raphaël montre le bout de son nez en 1957, suivi quelques années plus tard de Céline (photo ci-dessus, avec Paulette) : « *Tous mes baisers mis de côté / Au coffre-doux de ma tendresse / Ceux que, par force, j'ai gardés / En secret, depuis ma jeunesse / (...) A toi, ma fille !* » (« A toi, ma fille »).

Son activité chanssonnière va sommeiller ainsi une dizaine d'années, jusqu'en 1967, date à laquelle les éditions Seghers publient un recueil de ses textes. Un coup de chapeau qui fait plaisir au passage, avec une préface passionnée de Léo Ferré qui le situe à sa vraie place, parmi les plus grands.

LES COEURS PURS

Mais ce doute en ses propres capacités l'étreint encore lorsque Pierre Barouh lui propose d'enregistrer un album : « *Vous n'en vendrez pas un seul... vous allez perdre votre argent... je ne sais pas chanter...* ». Autant de fallacieux prétextes pour éviter cette nouvelle aventure qui se réalise néanmoins – enfin ! – en 1970. « *Non, je n'y pensais pas du tout, jamais je n'aurais osé*

chanter moi-même, c'est d'ailleurs pour cela que je ne chante que mes chansons ; au moins, quand j'entre en scène je me dis que je ne pourrai trahir personne ! Barouh a vraiment incarné, pour moi, le personnage du Destin, et ma vie, mon activité, mes déplacements ont changé du tout au tout ; même le premier disque, je ne voulais pas le faire, j'étais très réticent... »⁵

Le succès d'estime va pourtant se transformer en succès populaire pour l'une de ses plus belles chansons, « Les cœurs purs ». « *Ils ne sont pas encore usés / Par le métro des matins blêmes / Ils ne sont pas encore conscrits / Bien qu'ils soient souvent "engagés" / Ils ne sont pas encore inscrits / Ni au chômage, ni aux congés / (...) Ils ne sont pas encore blessés / Par le temps qui tant nous désole / Ils chantent des "songs" sur un banc / Ils n'ont pas honte de la rue / Ils ne sont pas encore perdants / Ils ne sont pas encore perdus... / Mais on leur dit que ça viendra / Moi, bien sûr, je souhaite tout bas / Que ça dure / Les cœurs purs !... »*

On ne saurait trouver meilleure illustration, à la fois de la sensibilité de Caussimon et des raisons qui en font un auteur authentiquement populaire, dont les chansons touchent au plus profond, émeuvent au plus intime.

Même si le fond, la chute, la morale, en sont souvent mélancoliques, elles respirent le vécu, le vrai, le sincère, le naturel. Et dans l'interprétation, ses talents de comédien ont pour seul objet de servir la chanson, et non de se servir de la chanson pour se construire une image ou un personnage. Quand certains jouent et tentent de se jouer une comédie quotidienne, lui, le professionnel chevronné, en est parfaitement incapable : c'est un choix, c'est son choix. Mais lui, qui était persuadé également que ses sentiments personnels ne devaient intéresser personne, rejoint ainsi les émotions universelles par sa façon inimitable, distanciée et chaleureuse de les exprimer.



PIERRE BAROUH : « L'auteur populaire dans toute sa noblesse »

Tout le monde connaît l'histoire de Saravah, sa naissance grâce au succès de la chanson d'*Un homme et une femme*, le film emblématique des années Leclouch. Son auteur, Pierre Barouh, un amoureux véritable de la chanson (et de la musique sans frontière), décide alors de créer une maison de production indépendante, qu'il baptisera Saravah, en hommage à la samba du même nom, ramenée du Brésil. Dans ses studios accueillants, il recevra David McNeil, Brigitte Fontaine, Areski, Jacques Higelin, Jack Treese, Jean-Roger Caussimon, Pierre Akendengue, puis Maurane, Alain Léproust, Philippe Léotard et quelques autres, qui pourront ainsi enregistrer leur premier disque. Doué d'esprit d'aventure plus que de commerce, sa dernière odyssée est d'avoir monté ce printemps au Japon, *Le Kabaret de la dernière chance* (cf. *Chorus 3*, p. 56) avec des acteurs et des musiciens japonais: un succès phénoménal selon Jean-François Sabouret, l'envoyé spécial de France Inter.

Mais l'aventure qui lui reste la plus chère, est sans conteste celle qu'il a menée avec Jean-Roger Caussimon :

Pour moi, si dans ces bientôt trente ans d'existence de Saravah, qui a été traversée par des gens incroyables, s'il y en a un seul qui justifie toutes ces années, c'est Jean-Roger avant tout. Pour la simple et bonne raison que les autres, sans moi, auraient fait leur parcours ; Maurane, Higelin, Léproust, peut-être différemment, mais ils l'auraient fait de toute façon.

« Alors que lui, j'ai le sentiment que si je n'avais pas été en quelque sorte le provo-

quer, il n'aurait jamais fait de disque. La chanson a réellement éclairé les quinze dernières années de sa vie et cela, j'en suis heureux et fier, parce que Jean-Roger fait partie de ces gens dont je me suis nourri dans mon adolescence quand j'ai commencé à avoir des velléités d'écriture.

« Il y avait Prévert, Trenet, Stéphane Gol-

à Paris, Caussimon avait chanté au Lapin Agile. Tout heureux, je cours rue Damrémont lui proposer de produire un album, et dans son presque refus plein d'humanisme et de courtoisie, et surtout plein de doute, j'ai senti qu'il le souhaitait depuis longtemps et qu'il avait été trop pudique pour le proposer lui-même.



Avec Pierre Barouh, 1978 (Ph. R. Caussimon)

mann, Brassens, Aznavour, et Caussimon pour des textes que j'admire carrément : "Les indifférentes", "Comme à Ostende", "Le temps du tango", "Mon camarade"... Et au fil des années, je me révoltais un peu contre le fait que l'on attribuât toujours ses chansons à Léo Ferré, qui lui, bien sûr, ne faisait rien pour se les approprier.

« Les années passent, Saravah venait de naître, et j'évoque un soir ce que je considérais comme une injustice avec José Artur, l'homme du *Pop Club* de France Inter, qui m'apprend que, étudiant bordelais "monté"

« Cet auteur monumental, c'est l'auteur populaire dans toute sa noblesse. Acteur merveilleux au théâtre comme au cinéma, mais souvent cantonné dans des seconds rôles, lui qui était incapable d'amertume, semblait au bord de la désillusion.

« Et, tout d'un coup, avec son premier disque, il est parti sur les routes, avec Paulette, sa femme, il a sillonné en caravane toute la France, est passé dans les théâtres les plus prestigieux... Une nouvelle vie s'ouvrait devant lui. »

(Propos recueillis par Rémy Le Tallec)



L'Académie Charles-Cros lui décerne un grand prix pour ce premier album, *Caussimon chante Caussimon*, et les événements s'accroissent : Jean-Christophe Averty lui consacre une émission télévisée, il passe une semaine au Théâtre du Vieux-Colombier et enregistre un second album dans la foulée.

NE CHANTEZ PAS LA MORT

Mais surtout, Léo Ferré met en musique « Ne chantez pas la mort », aussitôt qu'il en reçoit le texte... pour le chanter dès le lendemain à l'Olympia, le

La version définitive de Léo est enregistrée le 8 décembre suivant sur son remarquable *Il n'y a plus rien*. Et son ami attendra 1975 pour la fixer à son tour sur son quatrième album, à côté d'autres chefs-d'œuvre comme « Il fait soleil », « Le vieux cheval », « Dieu et les hommes » ou « L'aïeul »... Mais on peut aujourd'hui en trouver une version en public sur l'enregistrement du concert à l'Olympia, le 13 mai 74 : une petite étude comparative passionnante !⁶

« Les chansons de Caussimon sont des engins de mort pour qui sait écouter entre les phrases, et tout ça, parce qu'il sait, mieux que quiconque, regarder la vie. En filigrane, bien cachée, s'agite cette Malheureuse dont il nous faudra bien un jour compter avec le charme fascinant. Caussimon nous devait un grand poème sur cette Dame qui le met tellement à merci au fond de tout ce qu'il a écrit, (...) lui, le père tranquille de la mélancolie... », avait glissé un jour Ferré.²

Le message va mûrir quelque temps, oh pas très longtemps, car la dame en question se promène régulièrement dans les jardins de Jean-Roger sous les déguisements les plus divers ; le plus discret, le plus faussement anodin étant celui du temps qui fuit, du front qui se dégarnit, des dents que l'on ar-

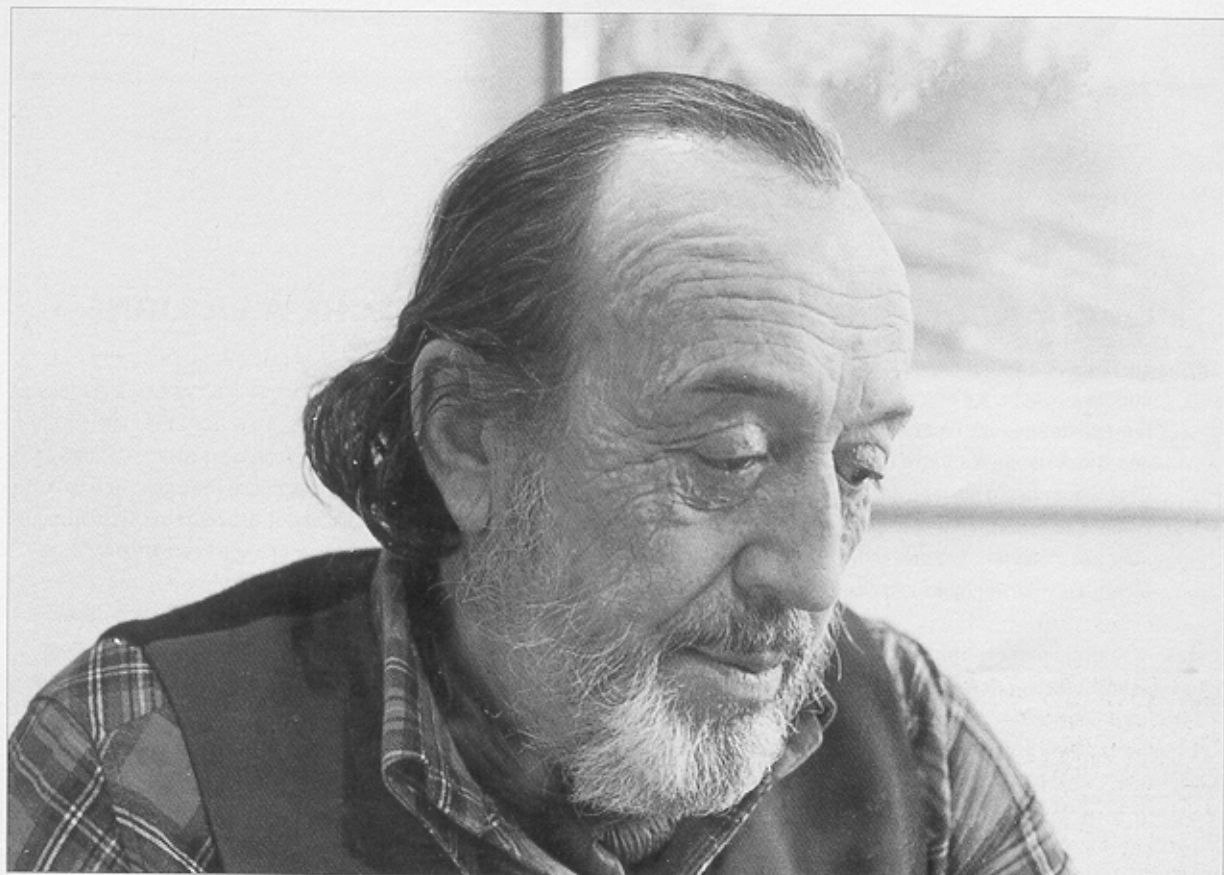


1974 (Ph. Raphaël Caussimon)

24 octobre 72. « Grand Will », lui dit Ferré au téléphone – Léo l'appelle ainsi : « D'abord à cause de "Monsieur William", ensuite parce qu'il trouve que je ressemble à un portrait où certains veulent voir Shakespeare » – ; « Grand Will, poursuit Léo, je suis arrivé d'Italie cet après-midi. J'ai trouvé ton texte dans mon courrier, à Paris. J'ai demandé un piano. On m'a conduit aux studios Barclay. La musique est faite. Je chante la chanson demain soir. Salut ! »

Jean-Roger, heureux et inquiet, assiste au premier rang à ce récital, jouant parfois le souffleur de luxe : cet épisode aussi émouvant que savoureux est conté par le menu dans *La Double Vie*, et le disque compact correspondant en fait foi, hésitations et plantages compris, un très grand moment.

rache, ou les oripeaux les plus inattendus, comme la jalousie des « Frères naufragés » ou la violence des « Dix marins ». On la retrouve avec son oeil sec de vautour qui veille « sur la rive asséchée du Gange » où « un enfant s'endort doucement » (« Il fait soleil »), ou auprès de « Jimmy » (« Mais le voilà qui préfère / Jeter dans la flotte amère / Ses pauvres et vieux débris / Jimmy ! » par désespoir de ne plus naviguer sur « La frégate Espérance / Battant pavillon de France »), et rôdant autour de tous les paumés de la solitude et de la nuit : « Elle est Euthanasie, la suprême infirmière / Elle survient à temps pour arrêter ce jeu / Près du soldat blessé dans la boue des rizières / Chez le vieillard glacé dans la chambre sans feu / La Mort... La Mort ! / Le temps, c'est le tic-tac monstrueux de la montre / La Mort



1984 (Ph. O. Bosramier)

c'est l'infini dans son éternité / Mais qu'advient-il de ceux qui vont à sa rencontre ? / Comme on gagne sa vie, nous faut-il mériter / La Mort... La Mort ? (« Ne chantez pas la Mort »).

« J'écris, je l'ai confié, dans la plus complète inconscience. L'esprit d'analyse me fait défaut. J'ai renoncé à chercher ce qui avait pu plaire à Léo dans ce texte, ce qu'il a pu y lire »,³ confesse son auteur avec une élégante modestie. « Faut pas m'croire, je n'suis pas prophète / Je n'suis pas plus que vous, je n'suis rien », ajoute-t-il dans « Magic Train ».

Une modestie décidément élevée au rang d'art de vivre : lui qui a côtoyé les plus grands noms du théâtre et du cinéma n'en fait pas un fonds de commerce, lui dont plusieurs chansons font maintenant partie

de la mémoire collective, se déclare honoré qu'on lui consacre un dossier dans « le mensuel de la chanson vivante »,⁵ lui que l'on invite dans toutes les villes de France et de Navarre continue imperturbablement à se déplacer avec sa petite caravane, tirée par sa DS antique... Et il se moque gentiment de son peu de goût pour le faste et pour l'épate.

Aux faux-semblants et aux vrais mensonges, à l'exclamation bavarde et à l'apostrophe bruyante, il oppose son attachement viscéral aux petits bonheurs quotidiens qu'il entoure de tous ses soins et protège de son silence discret. « Moi quand je n'ai rien à dire, je me tais / Je ne fais pas de phrases pour en faire... » (« Les belles nuits »), « Quand on est "heureux" on n'a rien à dire / Et si vous parlez... qui vous répondra ? » (« Chanson de l'homme heureux »).

Plus qu'un état de béatitude ou de nirvana, ici encore il s'agit, simplement, d'un choix de vie. « Quand on a des petits moyens / Bien qu'la vie n'soit pas toujours rose / On se contente de petits riens / On est heureux de pas grand-chose / Comme d'un p'tit verre de vin d'Alsace / C'est un bon p'tit moyen / Un très bon p'tit moyen / (...) S'il fallait un petit refrain / A cette chanson plutôt grise / J' l'écrirais sur une peau de chagrin / Ça rétrécit, ça s'amenuise / Mais j'y renonce et je m'en passe / Car les Français moyens / Comme on nous

CITOYENS DU MONDE

« C'est le seul sigle que je consente à porter. Ils se préoccupent du déséquilibre grandissant de la Terre. De ceux qui n'ont pas à manger. Il n'est pas admissible que la Terre soit partagée entre ceux qui ont tout et ceux qui n'ont rien. L'autre préoccupation, c'est la question pacifiste. Il faut vraiment que toutes les mamans du monde prennent conscience que leurs enfants ne sont pas faits pour défendre le fric et faire de la chair à canon. »³



« LA CHANSON, C'EST UN PEU COMME LA PÊCHE À LA LIGNE »

En 1983, Jean-Roger Caussimon était la « vedette » d'une série de représentations au Centre Georges-Brassens de Nanterre (alors Centre pour la chanson en Ile-de-France) et participait à une émission que j'animais sur une radio locale. En voici quelques extraits.

Jean-Roger, chanter avec plusieurs artistes, vous avez dû bien connaître ça dans les cabarets ?

– Oui, mais, sur la scène, dans une salle, c'est assez rare, puisque c'est la mode du *one man show*, comme on dit. Alors je suis très heureux de travailler avec mes camarades. C'est un honneur pour moi !

– Je crois que c'est surtout un honneur pour eux, les jeunes...

– Non ! Ils sont vraiment très bien, alors avec eux et moi, ça fait un spectacle varié, avec un certain éventail d'âges...

– Une dame nous a téléphoné hier pour savoir comment vous joindre pour vous remercier de votre spectacle...

– Ça me touche infiniment. Comme j'ai une chanson où je dis : « Quand on aime les gens, il faut leur dire tout de suite, avant qu'ils soient partis ou bien dans un lointain pays, ou dans un pays encore plus lointain qui est loin de notre vie », alors, une dame, d'un genre bon chic bon genre, m'a dit : « Monsieur Caussimon, je vous aime ! » [Là, Paulette Caussimon intervient :]

– Quand elles le lui disent, ça va encore, mais quand elles lui sautent au cou en l'embrassant !... A Elbeuf, une dame lui a dit : « Que tu es beau ! »...

[Jean-Roger, amusé :]

– Vous voyez ce que c'est que l'illusion, le miracle de la chanson !

– La chanson à laquelle vous faites allusion, c'est « Le Voilier de Jacques »,

à propos de Brel. C'est une belle chanson, avec un côté très lyrique...

– Il m'est difficile d'accoler des adjectifs à mes propres chansons, mais celle-ci je l'aime beaucoup.

– Elle n'a pas pris l'eau du tout.

– Je ne sais pas. J'écris de tout mon cœur. Ce n'est pas une chanson de circonstance pour moi. Je l'ai écrite, et puis dans notre famille, on a perdu quelqu'un. Ce sont des sentiments qui se sont rejoints et qui ont écrit eux-mêmes la chanson sur les événements, les émotions.

à la ligne qui se lève le matin, et qui, des fois revient bredouille, des fois rapporte un gros poisson ou plusieurs. Généralement, il y a un thème qui vient comme ça, mais ce sont des choses que l'on a vues, auxquelles on n'a peut-être pas pensé sur l'instant, qui vous ont choqué, qui vous ont enthousiasmé, et la chanson arrive.

Ça peut demander des jours, voire des mois quand on a trouvé le sujet de sa chanson. Nous avons dans la tête, vraiment, une chose qu'on n'arrivera jamais à refaire – aucune science n'arrivera à concevoir un or-



1977, Lion-sur-Mer (Ph. R. Caussimon)

– Vous êtes de ces quelques très rares artistes qui écrivent des chansons intemporelles. Comment écrivez-vous ?

– Vous savez, c'est délicat à raconter ! Ça a l'air prétentieux, mais il y a le travail systématique, qui fait que je ne peux pas travailler en dehors de ma petite maison... Je travaille la nuit vers trois heures du matin avec des feuilles blanches, du thé, des cigarettes. La meilleure façon, c'est de travailler systématiquement car on ne sait pas du tout ce qu'on va rencontrer comme sujet de chanson. C'est un peu comme le pêcheur

dinateur pareil –, en effet le cerveau continue à travailler une fois qu'on lui a glissé un sujet. Et souvent c'est un peu comme les mots croisés, les amateurs comprendront : le soir, ils se couchent, ils n'ont pas trouvé le mot dont ils ont la définition et, au matin, ô miracle, cet ordinateur a fonctionné et ils trouvent le mot en se levant. Eh bien, la chanson c'est un petit peu comme ça : on n'est pas tellement responsable de ce qu'on écrit, c'est une question d'inspiration, puis de travail cérébral qui se fait presque seul. (Propos recueillis par D. Pantchenko)



1975 (Ph. P. Ullmann/Coll. Caussimon)

l' dit si bien / Vivent au-dessus de leurs moyens / De leurs petits moyens » (« Les petits moyens »).

BATELIER, MON AMI

Ce monde de simplicité, il le retrouve dans l'imaginaire maritime, sans doute transmis dans les gènes de sa mère, Yvonne, originaire d'une famille de marins de Lorient, mais hérité surtout de son enfance à Bordeaux. « Cette ville marine à mi-chemin d'allure entre Rotterdam et Marseille »² et ses quais – entre terre et mer – où il n'existait pas de barrière séparant la ville du port grouillant de ses trois cents bateaux. Lieu de mémoire privilégié pour côtoyer à loisir ce monde interlope avec ses codes mystérieux, ses coutumes et ses légendes, pour s'imprégner aussi de la mythologie des marins, la fraternité des initiés et la chaude ambiance des bars, des bagarres et des amours de passage.

« Y'avait dix marins », « La lanterne », « Le marin de Courbevoie » sont issues de ce folklore, comme plus tard viendront souvent se glisser dans le décor, des images de ports, Anvers, Hambourg ou Saint-

Nazaire, des souvenirs du Cap Fréhel et des remparts de Saint-Malo ou des rêves de Belle-Ile et d'Ouessant... Et pourtant la métaphore marine n'oblitére jamais celle du temps qui court, celle du sens de la vie, omniprésentes dans l'oeuvre de Caussimon ; même lorsqu'il parle du Havre, ce n'est pas le quartier Saint-François qu'il met en scène : « *La vie coule de source / Mes parents me l'ont dit / Le torrent dans sa course / Nous entraîne avec lui... / Et de rivière en fleuve / On va vers l'Océan / Qu'y a-t-il au bout de l'épreuve ? / Une autre vie ou le néant ? / Quel mal ai-je pu faire ? / Quel bien n'ai-je pas fait ? / Quand on arrive à l'estuaire / Il faut aller... seul, désormais* » (« Le Havre ») ; « *Le temps jour après jour patiemment et sans haine / Nous vole quelque chose, un cil, trois cheveux, une dent... / On met des peaux de chat et des chandails de laine / Mais, même en plein soleil, on se sent glacé, bien souvent...* » (« Les marins-pêcheurs ») ; « *O mon père Océan, je t'aime tant et plus / Toi ma mère la Mer, douces me sont tes vagues... / De vous, j'ai, dans le sang, ce flux et ce reflux / De projets pour demain et de souvenirs vagues...* » (« La Mer et l'Océan »).

Le temps, il peut faire comme s'il n'existait pas, en tirant une croix sur le passé par exemple, « *Car abuser d'la nostalgie / C'est comme l'opium, ça intoxique / (...)* Faudrait pouvoir faire marche arrière / Comme on l'a fait pour danser l'tango... » (« Le temps du tango ») ; « *J'ai rayé de mon vocabulaire / Trois mots qui me faisaient la loi : / "Autrefois", "Jadis" et "Naguère" / Trois mots assez jolis ma foi / Mais qui vous tirent en arrière* » (« Trois mots »).

Mais le principe de réalité s'entête, et l'on s'interroge perpétuellement : « *Je me demande certains jours / Pourquoi nous poursuivons toujours / Cette éternelle promenade... / Oui c'est parce qu'on n'a pas trouvé / Le bonheur qu'on avait rêvé* » (« Mon camarade »). Et ce fameux bonheur, quel est-il ? de quelle nature est-il constitué ? où se trouve-t-il ? Peu doués pour le bonheur sont en général ceux qui se posent toutes ces questions, de savoir « *Si c'est utile / Et puis surtout / Si ça vaut l'coup / D' vivre sa vie !* » (« Comme à

HÉROS

« J'ai plaisir à rencontrer les êtres, partager leurs épreuves, leurs espoirs. J'aime les êtres humains dans ce qu'ils ont de meilleur. Pour moi, quelqu'un que je ne connais pas est un ami a priori. J'aime les êtres avec leurs qualités et leurs faiblesses. Je n'aime pas les héros. Je suis anti-héros. Le héros, ça n'existe pas. »³



- 1918 : Naissance de Jean-Roger Caussimon, le 24 juillet à Montrouge. Son père, Jean, fait des études de médecine puis s'installe avec sa femme Yvonne et leur fils à Bordeaux.
- 1930-34 : Prend des cours de diction. Reçu au baccalauréat.
- 1936 : Suicide de sa mère, à 43 ans.
- 1937-38 : Débuts comme comédien professionnel au Trianon-Théâtre de Bordeaux, où il joue une pièce différente chaque semaine. Admis comme auditeur au Conservatoire de Paris dans la classe de Louis Jouvet. Incorporé à St-Cloud pour le service militaire en octobre.
- 1939 : En campagne dans les Ardennes.
- 1940 : Fait prisonnier dans les Vosges. Stalag en Silésie.
- 1942 : Rapatrié sanitaire, il revient à Paris en décembre.
- 1943-52 : Récitals de poèmes et chansons au Lapin Agile, aux Trois Baudets, etc.
- 1944 : Engagé par Charles Dullin au Théâtre de la Cité à Paris. Participe aux premières émissions expérimentales de télé.
- 1945 : Débute au cinéma (*François Villon*, de André Zwobada) aux côtés de Serge Reggiani, Michel Vitold et Jean Carmet. Il tournera dès lors sans discontinuer dans plusieurs dizaines de films.
- 1947 : Rencontre Léo Ferré au Lapin Agile, qui met en musique « A la Seine ».
- 1948 : Débuts d'une longue collaboration théâtrale avec Jean Mercure. Produit et présente avec François Billeldoux *Le Livre d'or du Lapin Agile*, émissions littéraires pour la Radiodiffusion Française.
- 1949 : Poursuit ses récitals au Lapin Agile, ainsi qu'aux Trois Maillets avec Léo Ferré.
- 1950-56 : Théâtre et cinéma sont ses activités dominantes. Mais il continue d'écrire pour Ferré et ses interprètes se multiplient. Mariage, en 56, avec Paulette Clément, rencontrée à Lyon en décembre 1953.

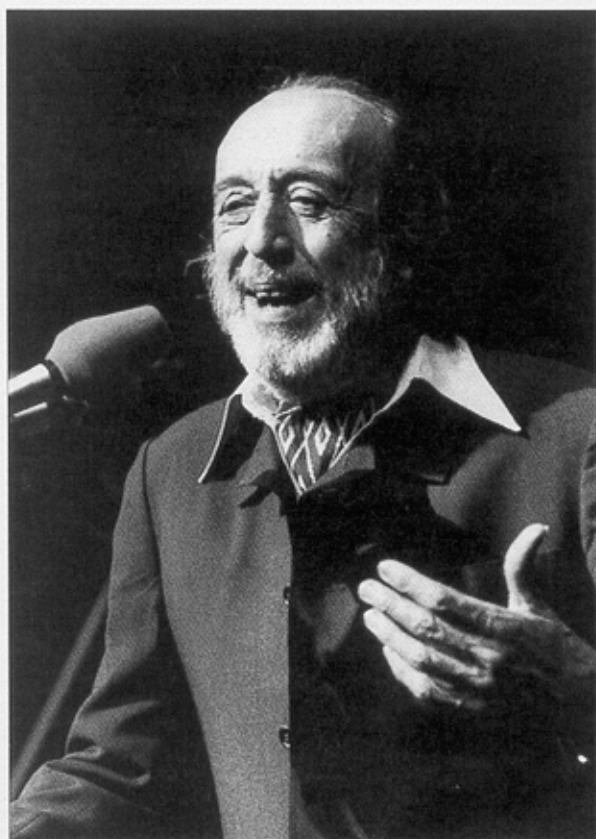
- 1957 : Naissance de Raphaël. Au théâtre et au cinéma vont désormais s'ajouter de nombreux rôles pour la télévision.
- 1960 : Naissance de sa fille Céline.
- 1961 : Tournée internationale (théâtre).
- 1962-66 : Théâtre, cinéma, radio, télé...
- 1967 : Parution d'un recueil de 45 textes, préfacé par Léo Ferré (Seghers, collection « Poètes d'aujourd'hui »).
- 1969 : Accepte la proposition de Pierre Barouh d'enregistrer un premier album de chansons, qu'il prépare avec Eric Robrecht.
- 1970 : Enregistre en six jours son 1^{er} 33t.
- 1971 : Premier récital pour une semaine au Théâtre du Vieux-Colombier. Jean-Christophe Averty lui consacre un show télévisé. Enregistre son 2^e album.

REPÈRES

- 1972 : Grand prix de l'Académie Charles-Cros pour son 1^{er} album. Récital à la Gaîté-Montparnasse. Léo Ferré enregistre « Ne chantez pas la mort ».
- 1973 : Bobino (avec Nicole Croisille et les Frères Ennemis). Nouveau show télévisé réalisé par Averty. Premières tournées chanson en province (Lille, Nantes, St-Etienne, Evreux...) qui ne s'interrompent plus jusqu'en 85. Récitals à la Villa d'Este pendant trois mois (Jean-Louis Foulquier est au même programme), puis au Théâtre Mouffetard, et nouvelle tournée (17 villes).
- 1974 : 3^e album. Musicorama à l'Olympia le 13 mai (33 chansons, dont 24 figurent sur le CD de *l'Intégrale Saravah*). Tournée en province (24 villes). Troisième show télévisé (*Show Caussimon-Clay*) avec Averty.
- 1975 : 4^e album. Tournée (32 villes). Reçoit un prix de la Sacem pour l'ensemble de son œuvre. Écrit trois chansons pour *Le Juge et*

l'assassin de Bertrand Tavernier. Commence à rédiger ses mémoires.

- 1976 : Tournée (22 villes), théâtre, radio...
- 1977 : 5^e album. Tournée (44 villes, dont dix jours à Lyon), 25 jours au Théâtre de la Renaissance à Paris.
- 1978 : Quitte Paris et s'installe à la campagne (Yvelines). Tournée (78 villes). Dix jours en novembre au Théâtre de la Ville à Paris, à l'initiative de Jean Mercure. Sortie d'un album *live* du spectacle.
- 1979 : Tournée (26 villes). 6^e album. Décès de son père, à Bordeaux, à 84 ans. 16 jours à la Gaîté-Montparnasse.
- 1980 : Passe une semaine chez Léo Ferré en Italie, pour travailler à leurs chansons. Tournée (36 villes). 12 jours au Théâtre du Petit-Champlain à Québec : Félix Leclerc et Raymond Lévesque (« Quand les hommes vivront d'amour »), son ami depuis les années 50, assistent à son spectacle.
- 1981 : *Mes chansons des quatre saisons* (Plasma). Tournée (36 villes, dont 12 jours à Lyon). Enregistre en juillet un 45t deux titres : « Un soir de mai'et » Les Dom-Tom de l'Amérique ». Hospitalisé en octobre. Nouvelle tournée (6 villes).
- 1982 : Hospitalisé en janvier. Parution en avril du « numéro Caussimon » de *Paroles et Musique*. Tournée (39 villes dont 3 jours à Genève). Rencontre Federico Fellini.
- 1983 : Tournée (37 villes), 11 jours à Nanterre, récitals en Suisse et Belgique. 15 jours à Québec (Petit-Champlain).
- 1984 : Tournée (25 villes). Deux jours en août chez Ferré pour terminer les chansons du disque *Ferré chante Caussimon*.
- 1985 : Ferré enregistre l'album en mars. Jean-Roger est fait Officier des Arts et Lettres par Jack Lang en avril. Tournée (10 villes). Hospitalisé le 6 juin, il décède le 20 octobre à Paris d'un cancer du poumon. Incinéré, ses cendres sont répandues dans l'océan, à Belle-Ile-en-Mer, le 2 novembre.



Ostende », ou bien encore : « *Suis-je donc si coupable / D'avoir un coeur sensible à la moindre douceur / Qui bat et se débat entre l'Ange et le Diable ?* » (« Soliloque »). L'une des réponses possibles est d'aimer : « *Il ne faut pas aimer "bien" ou "un peu" / Et à tout prendre / Mieux vaut ne pas aimer du tout... / Il faut aimer de tout son coeur / Et sans attendre / Dire "je t'aime" à ceux qu'on aime / Avant qu'ils ne soient loin de nous* » (« Le voilier de Jacques »). Car « *Toute caresse, toute confiance se survivent !! Ces mots tout simples de lumière / Paul Eluard les a écrits / Mots plus fervents que la prière / Et plus éclatants que le cri...* » (« Sur un voeu de Paul Eluard »).

Les êtres qu'affectionne Jean-Roger, « Les coeurs purs », il partage leurs engouements, leurs in-

quiétudes, leur enthousiasme : « *Sur le chemin de ma bohème / J'ai vu des enfants qui passaient / Si l'avenir les angoissait / Ils voulaient espérer, quand même...* » (« Les copains de mai »). Et, tel Don Quichotte de la Manche, le voilà qui se prend à rêver d'un monde plus doux ; écologiste avant la lettre, libertaire impénitent – quelle que soit leur couleur, les drapeaux l'ennuient –, il se fait bien évidemment taxer de « gauchisme à la mode » ! « *A plus de cinquante ans, me voilà plus qu'adulte / Mais je n'ai rien perdu de mes étonnements* » (« Mes amis »).

LE JOUR VIENDRA

Et lorsqu'en 1985, son état de santé décline dangereusement, l'ami Léo prend le relais pour interpréter ses dernières chansons, dont certaines sont des plus dérangeantes (« Les loubards », « Les spécialistes », « Comment ça marche »...). Peut-être trouve-t-il là le premier secret de son éternelle présence : Jean-Roger Caussimon est toujours à l'écoute, attentif au respect de principes humanistes élémentaires : liberté, égalité et fraternité bien sûr, mais aussi solidarité. Une vertu qu'il met en pratique dans le domaine de la chanson en se montrant toujours disponible aux plus jeunes, attentif aux nouveaux talents, leur accordant non la condescendance paternaliste d'un aîné, mais le respect d'un simple collègue. Sa façon même de parler du désespoir donne de l'espoir, sa façon même de parler de la mort donne envie de vivre, et sa façon même de parler de liberté et de fraternité donne envie d'y travailler.

Peut-être nous pose-t-il les vraies questions, celles de nos valeurs : est-ce l'argent ? est-ce la gloire ? est-

CHAÎNONS

« Ce que je voudrais que tu dises... La chanson ne s'arrête pas parce que quelqu'un disparaît, quitte ce monde comme nous devons tous le faire un jour et que c'est notre dignité de le savoir. Nous avons perdu Brel, Brassens, des gens que nous aimons beaucoup ; dans l'avenir, pour partir moi-même tranquille, je voudrais savoir que les jeunes ont la possibilité de faire entendre leurs chansons. La chanson est un cri du coeur. Il faut que les jeunes disposent de scènes pour montrer au public ce qu'ils font, ils rectifieront eux-mêmes le tir en comprenant ce qui ne va pas dans leurs chansons. La chanson est une continuité qui remonte tellement loin... et nous n'en sommes, chacun, que d'humbles chaînons. »

(J.-R. Caussimon, à *Paroles et Musique*, avril 1982)



A présent...

A présent, j'ai le privilège
De voir le terme du chemin
Te prends couleur de pain de sucre
Mais mon cœur, peu à peu, s'allège
De l'angoisse des lendemains...
Te ne crains que pour ceux que j'aime
Je les entoure de mes soins
Te les accable de mes soins
Et quand, parfois, ils vont au loin
Ils sont près de moi... tout de même!

A présent, comme un doux idrogne
Je suis charmant et familier
Et toujours prompt à me bien
Dans ce bistrot où, sans vergogne
Te dis-je moi à moitié...
Le matin de chaque journée
Me vient en prime et en suris
O, toi qui froces les sourcils
Déteste-toi de tes soucis
C'est moi qui paye... la tournée!

A présent, je suis photographe
Sous appareil et à l'œil nu
Féminin visage inconnu
Je te rencontre, je t'agrafe
Tu passes, je t'ai retenu...
Ton oreille - magnétique
Peut voler son rire et sa voix
A cette fille que je vois
Et je les re-entends chez moi
Ca ne fait de mal... à personne!

A présent, ce que je veux faire
C'est pour toujours mettre au secret
Mes souvenirs et mes regrets
Ma mélancolie douce à mère...
Seule d'avenir me servit le vrai!
Je suis le vagabond d'automne
Zuichaute l'Espoir du printemps
Et qui dit aux cœurs de vingt ans:
Avec le temps, on aime tant!

Que Léo Ferré... me paraisse !..

Chanson spécialement manuscrite par Jean-Roger Caussimon en 1982 pour *Paroles et Musique*, et demeurée inédite depuis lors.

ce le pouvoir ? Quel est le moteur de nos actes ? le but de notre existence ?

Critique subtil d'une société sans âme, jamais moraliste, jamais donneur de leçons, jamais faiseur de grands discours : un langage simple, modeste, à son image. Car le « Je » chez Caussimon, affirme Ferré, n'est pas une clause de style : le narrateur, l'auteur, le chanteur et l'homme sont toujours la même personne ; et c'est peut-être une autre clé du charme de ses chansons. La concordance entre ses textes, ses écrits biographiques et les témoignages recueillis est confondante. « *Mes chansons*, a-t-il noté un jour, *c'est ma solitude et mon irréalisable besoin d'amour que je donne à tous. Il n'y a pas un mot, pas un vers qui n'ait sa raison d'être profonde et douloureuse.* »

Ce qui reste, en définitive, c'est son amour pour l'amour, même dénué d'illusions, sa tendresse pour les humbles, les plus fragiles, les plus exposés aux tempêtes de la vie, et la chaleur de sa présence.

« *Mais mon âme est étale et plus rien n'est amer / Malgré le temps perdu, les ans et leur outrages / Mon reste d'avenir est grand comme la mer / Et mon cœur ne craint plus l'ouragan ni l'orage / (...) Je veux finir ma vie à regarder la mer...* »

Le 2 novembre 1985 ses cendres sont répandues dans l'océan à la Pointe-des-Poulains, à Belle-Ile-en-Mer ; mais, ainsi que l'écrit José Artur dans son émouvante préface à *La Double Vie*, la mort complice n'a jamais pu tuer les poètes : « *Je sais où tu es, assure-t-il à Jean-Roger. Pas en enfer, il n'y a que des salauds ; pas au paradis, il n'y a que des chieurs. Tu es au purgatoire, le seul endroit qui reste vivable aux déserteurs de l'existence.* »

Rémy LE TALLEC

(Avec nos remerciements affectueux – pour l'aide précieuse apportée à la réalisation de ce dossier – à Paulette, Céline et, tout particulièrement, à Raphaël Caussimon).

1. José Artur, préface de *La Double Vie* – 2. Léo Ferré, préface de *Mes chansons des quatre saisons* – 3. Extrait de *La Double Vie* – 4. Voir CD inclus dans *La Double Vie* – 5. *Paroles et Musique* n° 19, avril 82 ; un dossier que l'on peut retrouver, en grande partie, dans le livre de Fred Hidalgo, *Putain de Chanson*, 1991 (Ed. du Petit Véhicule) – 6. Un enregistrement resté inédit jusqu'à son inclusion dans *L'Intégrale Saravah* – 7. Léo Ferré chante Jean-Roger Caussimon : *Les Loubards* (CD EPM 1008).

Feldman, « Suzette » de Dany Brillant et... « Dur dur d'être bébé », interprété par Jordy).
3) Les dix plus grandes tournées réalisées en France l'ont été par Michel Sardou, J. Hallday, Jacques Dutronc, U2, France Gall, J.-M. Jarre, Vanessa Paradis, Peter Gabriel, Michel Jonasz et Patricia Kaas.

À LA SACEM TOUJOURS

Pour ce qui concerne l'exploitation phonographique, on constate un nouveau recul du répertoire national : 41,20 % des droits répartis, contre 42,10 % en 1992. Les œuvres étrangères les plus diffusées en France proviennent d'abord des Etats-Unis puis de Grande Bretagne, et loin après d'Allemagne, d'Italie, de Belgique, de Suisse et du Canada.

LE CINARS, 6^e

Le 6^e Commerce international des arts de la scène se déroulera à Montréal du 29 novembre au 2 décembre. Voué à la promotion et à la commercialisation mondiale des arts de la scène, ce marché de spectacles rassemble chaque année des centaines de professionnels venus de plus de vingt-cinq pays. (Nadine Lasalle, tél. 514/842-5866, fax 843-3168).

MÉDIAS

NI DIEU NI MAÎTRE

Un grand coup de chapeau à Alain Poulanges pour nous avoir offert sur France Inter, chaque jour de 20h à 21h (à la place de *Pollen* parti en vacances), l'une des meilleures émissions de chanson de l'été, sinon la meilleure, toutes stations de radio confondues. *Ni dieu ni maître*, ou la vie et la carrière de Léo Ferré et Serge Gainsbourg, à travers leurs chansons, bien sûr, mais surtout de nombreux extraits d'interviews (choisis avec intelligence) et un texte, remar-

MOUSTAKI À TARRAGONE

Chaque année en juillet, à 100 km au sud de Barcelone, la ville de Tarragone – qui fut, après Rome, la plus importante métropole de l'empire romain – organise un festival de théâtre et de chanson. Aux chanteurs catalans et ibériques traditionnellement programmés s'est substitué cette fois-ci, en invité vedette (le 8 juillet), un chanteur français – habitué, il est vrai, à tourner en Espagne –, Georges Moustaki. Dans le cadre somptueux du *Camp de Mart*, un théâtre de verdure s'élevant au pied de colossales murailles romaines, accompagné d'une pianiste-choriste, d'un batteur et d'un bassiste, l'auteur du « Métèque » – jouant lui-même de la guitare, du piano et de l'accordéon – a littéralement enchanté le public qui emplissait les gradins. Un voyage à travers le temps (de « Ma liberté » aux titres les plus récents) et l'espace... méditerranéen essentiellement. Mais le clou de la soirée, l'événement inattendu – y compris par Moustaki, et pour cause... – a été l'apparition surprise de Paco Ibañez pendant le concert.

En route pour Barcelone, de retour de Madrid où il venait de présenter plusieurs semaines durant (à guichets fermés) son nouveau spectacle en compagnie du poète Jose Agustin Goyrisolo (la même formule qu'avec Rafaël Alberti, que l'on avait pu voir au Casino de Paris), Paco, remarquant les affiches du concert de Moustaki, n'a pas hésité un seul instant à faire le détour ! Informé de son arrivée en milieu de spectacle, Moustaki, visiblement heureux et n'y tenant plus, invitait publiquement le plus français des chanteurs espagnols et son compagnon poète à venir partager la scène avec lui ! Surprise et joie des spectateurs, tonnerre d'applaudissements ; et Goyrisolo de dire alors des poèmes, et Paco de chanter, en s'accompagnant avec la guitare de « Jo »...

Une rencontre porteuse d'émotion, une manière d'être et de se comporter (pas facile d'interrompre ainsi le cours de son récital, pas facile non plus pour l'artiste de passage de se produire au débotté) dont seuls sont capables les plus grands. La chanson, ce soir-là, a fait preuve une fois encore de son pouvoir incontestable de rassemblement, de communication, voire de communion, au-delà des barrières linguistiques. Même si le grand Jo maîtrise bien le castillan, même s'il a interprété l'une de ses chansons en catalan... Pour l'en remercier, le public en chœur ne pouvait faire mieux que de reprendre, spontanément, dans un pot-pourri final où il s'entrecroisait astucieusement avec « La bamba », le refrain de « Frère Jacques », en français s'il vous plaît !

Une de ces soirées mémorables (près de trois heures), au cours de laquelle Georges Moustaki, d'autre part, n'a pas manqué de rendre hommage – seul à la guitare pour trois chansons qu'ils avaient faites ensemble – à son grand ami, récemment disparu, le poète grec Manos Hadjidakis... Ce soir-là, c'est certain, c'est à Tarragone et nulle part ailleurs, dans ce théâtre à ciel ouvert où plus d'un millier de privilégiés manifestaient leur bonheur de participer à un moment rare, qu'Euterpe et Polymnie avaient élu domicile.

Fred Hidalgo



quable, d'Alain Poulanges lui-même, en fil rouge. Jean-Louis Foulquier et *Pollen* ayant renoué avec leur horaire habituel à la rentrée, on retrouve à présent Alain Poulanges dans son émission quotidienne *En avant la zizique*, entre minuit et une heure.

EN AVANT LA MUSIQUE

C'est précisément sous ce titre qu'est paru cet été un numéro hors-série de *L'Expansion* consacré à la musique en général et à la chanson en particulier (traitée sous ses aspects économique, technique, phonographique, etc., plutôt qu'artistique). Avec un sondage montrant que l'immense majorité des Français est favorable à l'instauration des quotas de chanson française à la radio (80 % « plutôt favorables » et 14 % seulement « plutôt opposés »). Eloquent !

CINQUANTE BOUGIES...

...pour *Une Autre Chanson* dont le n° 50 vient de paraître en septembre. Il y est bien sûr question des festivals de l'été, mais aussi de chanteurs tels Gilbert Laffaille, Pierre Martin, Bruno Ruiz, Bernard Tirtiaux... Contact : Francis Chenot, 10 rue de l'Industrie, 4540 Amay, Belgique. (Tél. 32/85.31.43.47).